

LE PROGRÈS SPIRITUEL¹

Les vers célèbres de Christina Rossetti :

- « La route monte-t-elle sans cesse en lacets escarpés ?
- « Oui, jusqu'au bout du chemin.
- « Le voyage prend-il la journée tout entière ?
- « Du matin jusqu'au soir, mon ami ».

décrivent brièvement la vie de ceux qui foulent vraiment le sentier menant à des étapes supérieures. Quelles que soient les différences trouvées dans les diverses présentations de la Doctrine Ésotérique – étant donné qu'à chaque époque elle a revêtu un habit neuf, différent du précédent, à la fois par sa couleur et sa texture – pourtant, dans chacune d'entre elles, nous trouvons le plein accord sur un point: la route vers le développement spirituel. Une seule et unique règle inflexible a toujours été imposée au néophyte et l'est encore actuellement : la mise sous tutelle *complète* de la nature inférieure par la nature supérieure. Depuis les Védas et les Upanishads jusqu'à la « Lumière sur le Sentier » qui vient d'être publiée, où que nous cherchions dans les bibles de chaque race et de chaque culte, nous ne trouvons qu'une seule voie, dure, pénible, hérissée de difficultés, par laquelle les hommes peuvent gagner la véritable vision intérieure spirituelle. Comment, d'ailleurs, pourrait-il en être autrement, puisque toutes les religions et toutes les philosophies ne sont que les variantes des premiers enseignements de la Sagesse Une, communiquée aux hommes au commencement du cycle par l'Esprit Planétaire ?

Le véritable Adepté, l'homme développé, doit *devenir* tel, nous est-il dit constamment, il ne peut être fait Adepté. Le processus est donc un processus de croissance par la voie de l'évolution et ceci implique nécessairement une certaine part de souffrance.

La principale cause de la douleur se trouve dans notre recherche perpétuelle du permanent dans l'impermanent et non seulement dans cette recherche mais dans le fait que nous agissons comme si nous avions déjà trouvé l'inchangeable dans un monde dont l'unique caractéristique certaine que nous puissions affirmer est un changement constant; et, toujours au moment même où nous imaginons avoir une ferme emprise sur le permanent, il change là même où nous croyions le tenir et la douleur en est la conséquence.

Encore une fois, l'idée de croissance implique aussi l'idée de rupture: l'être intérieur doit continuellement faire éclater ses limites ou sa coquille qui l'emprisonne et une telle rupture doit aussi s'accompagner de douleur, non physique mais mentale et intellectuelle.

Et c'est ainsi que les choses se passent, tout au long de notre vie.

Le malheur qui nous arrive est toujours précisément celui que nous ressentons comme le plus dur qui ait pu arriver – c'est toujours la chose entre toutes que nous trouvons vraiment impossible à supporter. Si nous le considérons d'un

¹ Cet article fut publié pour la première fois par H.P. Blavatsky dans la revue *Theosophist* de mai 1885.

point de vue plus large, nous verrons que nous sommes en train d'essayer de faire éclater notre coquille à son seul point vulnérable ; que notre croissance, pour être une croissance réelle, et non le résultat collectif d'une série d'excroissances, doit progresser également partout, exactement comme le corps de l'enfant se développe, non la tête la première, puis une main, suivie peut-être d'une jambe, mais dans toutes les directions à la fois, de façon régulière et imperceptible. La tendance de l'homme est de cultiver chaque partie séparément, en négligeant les autres pendant ce temps – chaque douleur écrasante est causée par l'expansion de quelque partie négligée et cette expansion est rendue plus difficile par les effets de la culture exercée sur d'autres points.

Le mal est souvent le résultat d'un excès d'anxiété et les hommes essaient toujours de faire beaucoup trop, ils ne se contentent pas de ce qui est bien seulement, de faire toujours ce que demandent les circonstances et rien de plus ; ils exagèrent chaque action et produisent ainsi une dette karmique à payer lors d'une renaissance future.

L'une des formes les plus subtiles de ce mal est l'espoir et le désir de récompense. Nombreux sont ceux qui, bien que souvent inconsciemment, annulent tous leurs efforts en entretenant cette idée de récompense et en lui permettant de devenir un facteur actif dans leur vie, laissant ainsi la porte ouverte à l'angoisse, au doute, à la crainte, au découragement... à l'échec.

Le but de l'aspirant à la Sagesse spirituelle est l'accès à un plan supérieur d'existence ; il lui faut devenir un homme nouveau, plus parfait, en tout point, qu'il ne l'est actuellement ; s'il réussit, ses capacités et ses facultés s'en trouveront accrues de façon correspondante dans leur portée et leur pouvoir, tout comme dans le monde visible nous constatons que chaque degré de l'échelle évolutive est marqué par un accroissement de capacité. C'est ainsi que l'Adepté devient doté de merveilleux pouvoirs qui ont été si souvent décrits; mais le point principal à garder en mémoire est que ces pouvoirs vont naturellement de pair avec l'existence de l'être sur un plan supérieur d'évolution, tout comme les facultés naturelles humaines vont naturellement de pair avec l'existence de l'être sur le plan humain ordinaire.

Beaucoup de gens semblent croire que l'adeptat n'est pas tant le résultat d'un développement radical que d'une construction par additions successives; ils ont l'air d'imaginer qu'un Adepté est un homme qui, en suivant un certain entraînement selon une ligne bien définie, consistant à observer minutieusement un ensemble de règles arbitraires, acquiert d'abord un pouvoir, puis un autre et que, lorsqu'il a atteint un certain nombre de ces pouvoirs, il est sur-le-champ baptisé Adepté. Partant de cette idée erronée, ces gens se figurent que la première chose à faire en vue d'atteindre l'adeptat est d'acquérir « des pouvoirs » – le pouvoir de clairvoyance et le pouvoir de quitter son corps physique et de voyager à distance étant de ceux qui fascinent le plus.

A ceux qui désirent acquérir de tels pouvoirs pour leur propre avantage personnel, nous n'avons rien à dire ; ils tombent sous la condamnation qui frappe tout ceux qui agissent pour des fins purement égoïstes. Mais il y en a d'autres qui, prenant l'effet pour la cause, pensent honnêtement que l'acquisition de pouvoirs anormaux est l'unique route vers un avancement spirituel. Ces derniers considèrent notre Société Théosophique comme simplement le moyen le plus adéquat à leur permettre d'obtenir de la connaissance dans cette direction en la regardant comme une sorte d'Académie occulte, une institution établie pour accorder des facilités d'instruction aux candidats faiseurs de miracles. En dépit de protestations et d'avertissements répétés, il y a certains esprits chez qui cette notion semble irrémédiablement enracinée, et ils poussent de grands cris de déception lorsqu'ils découvrent que ce qui leur avait été antérieurement dit s'avère parfaitement exact : la Société fut fondée non pour enseigner des voies nouvelles et faciles pour l'acquisition de « pouvoirs », mais avec comme seule mission celle de rallumer le flambeau de la vérité si longtemps éteint pour tous sauf pour le petit nombre, et de garder vivante cette vérité en réalisant une union fraternelle des hommes, le seul sol dans lequel puisse croître le bon grain. Il est bien vrai que la Société Théosophique désire promouvoir le développement spirituel de tout individu qui vient sous son influence, mais ses méthodes sont celles des anciens Rishis, ses doctrines celles de l'Ésotérisme le plus ancien ; elle n'est pas dispensatrice de drogues efficaces composées de remèdes violents dont nul client honnête n'oserait faire usage.

En ce domaine, nous voudrions avertir tous nos membres et les autres personnes qui sont à la recherche de la connaissance spirituelle de prendre garde aux gens qui leur offrent de leur enseigner des méthodes faciles pour acquérir des dons psychiques; de tels dons (*laukika*) sont, il est vrai, relativement faciles à acquérir par des moyens artificiels, mais disparaissent aussitôt que le stimulus nerveux s'épuise. La voyance réelle et l'adeptat, qui s'accompagnent eux d'un véritable développement psychique (*lokothra*), une fois atteints, ne se perdent plus.

Il paraît que diverses sociétés se sont formées depuis la fondation de la Société Théosophique, profitant de l'intérêt suscité par cette dernière en matière de recherches psychiques, et s'attachant à gagner des membres en leur promettant une acquisition facile de pouvoirs psychiques. En Inde, nous avons été habitués depuis longtemps à la présence

d'armées de faux ascètes de tout calibre, et nous craignons un nouveau danger dans ce sens, ici, comme en Europe et en Amérique. Nous espérons seulement qu'aucun de nos membres, ébloui par de brillantes promesses, ne se laissera prendre par des rêveurs victimes de leurs propres illusions ou éventuellement par de fieffés imposteurs.

Pour montrer qu'il existe un fondement réel à nos protestations et nos mises en garde, nous pouvons mentionner que nous avons vu récemment, insérées dans une lettre en provenance de Bénarès, des copies d'une publicité faite par un prétendu « Mahatma ». Il cherche « huit hommes et huit femmes connaissant bien l'anglais et l'un quelconque des dialectes de l'Inde », et il conclut en disant : « ceux qui désirent connaître des détails du travail et le *montant de la somme à payer* doivent écrire à son adresse, en joignant à leur lettre les frais de timbres. Sur la table, devant nous, se trouve une réimpression du « Divin Poimandrès », publié en Angleterre l'année passée, contenant un avertissement aux " *Théosophes qui pourraient avoir été déçus dans leur attente d'une Sublime Sagesse, librement dispensée par des MAHATMAS HINDOUS* » et les invitant cordialement à envoyer leur nom à l'Éditeur qui veillera, « après une courte probation », à leur admission dans une Fraternité Occulte qui « enseigne *librement* et SANS RÉSERVE tous ceux qui sont trouvés dignes de recevoir ». Assez curieusement, nous lisons dans le même volume en question les paroles d'Hermès Trismégiste :

« C'est ici l'unique voie menant à la Vérité, que nos ancêtres ont effectivement foulée par laquelle ils sont parvenus à atteindre le Bien. Cette voie est belle et égale; néanmoins il est difficile pour l'âme d'y marcher aussi longtemps qu'elle est emmurée dans sa prison de chair. *C'est pourquoi évite les Joules de manière à ce que le vulgaire soit par l'ignorance maintenu dans certaines limites, même si c'est par la crainte de l'inconnu* ».

Il est parfaitement vrai que certains Théosophes ont été grandement déçus (non par la faute de quiconque, si ce n'est la leur propre) de ce que nous ne leur ayons pas offert de raccourci vers le Yoga Vidya, et il y en a d'autres qui aspirent à du travail pratique. Et, chose assez significative, ceux qui ont le moins fait pour la Société sont les plus cinglants dans leurs critiques. Eh bien ! pourquoi ces personnes et tous nos membres qui sont capables de le faire n'entreprennent-ils pas l'étude sérieuse du mesmérisme ?

Le mesmérisme a été appelé la Clef des Sciences Occultes et il présente l'avantage d'offrir des occasions particulières de faire du bien à l'humanité. Si dans chacune de nos branches nous étions capables de fonder un dispensaire homéopathique en y ajoutant le traitement mesmérique, comme cela a déjà été fait avec un grand succès à Bombay, nous pourrions contribuer à établir la science médicale dans notre pays sur une base plus saine et être l'instrument d'un incalculable bienfait pour les gens en général.

Il y a d'autres de nos branches, en dehors de celle de Bombay, qui ont accompli du bon travail dans ce sens, mais il y a place pour infiniment plus à faire que ce qui a encore été tenté. Et c'est la même chose dans les divers autres départements du travail de la Société. Ce serait une bonne chose si les membres de chaque branche s'assemblaient pour se concerter quant aux démarches qu'il est possible d'entreprendre pour réaliser les buts déclarés de la Société. Dans de trop nombreux cas, les membres de la Société Théosophique se contentent d'une étude quelque peu superficielle de ses livres, sans prendre la moindre part à son travail actif. Si la Société veut être un pouvoir pour le bien dans ce pays et dans les autres, elle ne peut atteindre ce résultat que par la coopération active de chacun de ses membres, et nous voudrions lancer un sérieux appel à chacun d'eux pour qu'il considère avec soin quelles sont les possibilités de travail en son pouvoir et qu'ensuite il se mette sincèrement à les appliquer effectivement. La pensée juste est une bonne chose, mais la pensée seule ne compte guère si elle ne se traduit pas en actes. Il n'y a pas un seul membre dans la Société qui ne soit pas capable de faire *quelque chose* pour aider la cause de la Vérité et de la fraternité universelle ; il dépend de son propre vouloir de faire de *ce quelque chose* un fait accompli.

Par dessus tout, nous voudrions répéter le fait que la Société n'est pas une pépinière d'adeptes débutants. Il ne saurait être question de fournir des maîtres allant donner l'instruction dans les diverses branches, sur les différents sujets qui font partie du travail d'investigation de la Société; les branches doivent étudier par elles-mêmes; des livres doivent être acquis et la connaissance qui y est exposée doit être pratiquement appliquée par les divers membres : ainsi se développeront la confiance en soi et les pouvoirs de raisonnement. Nous insistons fortement sur ce point; car des appels nous sont parvenus demandant que tout conférencier envoyé dans les branches soit pratiquement versé dans la psychologie expérimentale et la clairvoyance (c'est-à-dire, capable de regarder dans les miroirs magiques, lire l'avenir, etc, etc...) Or, nous estimons que de telles expériences devraient avoir leur origine chez les membres eux-mêmes pour être de quelque valeur dans le développement de l'individu ou lui permettre de progresser dans son sentier « escarpé », et c'est pourquoi nous recommandons sincèrement à nos membres *d'essayer* par eux-mêmes.

LE GENIE²

« Génie ! Don du ciel, lumière divine !
Parmi quels dangers es-tu condamné à luire ?
Souvent la faiblesse du corps entrave ta force,
Tempère ta vigueur et arrête ta course;
Et les nerfs ébranlés te forcent à contenir
Tes efforts les plus nobles, pour combattre la douleur
Ou le besoin, ce triste visiteur !.. »

Parmi les nombreux problèmes qu'il reste encore à résoudre dans le Mystère du Mental, se trouve la question importante du Génie. D'où vient, et qu'est-ce que le génie, quelle est sa raison d'être, les causes de son extrême rareté ? Est-il vraiment « un don du Ciel » Et dans l'affirmative, pourquoi de tels dons conférés à un individu et, par ailleurs, un manque d'intelligence ou même l'idiotie affligeant un autre ? Seul un matérialiste peut concevoir l'apparition d'hommes et de femmes de génie comme un simple accident, le résultat d'un hasard aveugle, ou de causes uniquement physiques. Comme un auteur le faisait remarquer avec raison, il ne reste alors que cette alternative: s'accorder avec celui qui croit en un dieu *personnel* pour « rapporter l'apparition de chaque individu séparé, à *un acte spécial de la volonté divine et de l'énergie créatrice divine*», ou « reconnaître, dans la lignée complète de ces individus, l'action puissante de quelque volonté s'exprimant dans une loi éternelle et inviolable ».

Le génie, comme Coleridge l'a défini, est certainement – au moins scion toute apparence extérieure – « la faculté de croître » ; toutefois, pour l'intuition intérieure de l'homme, il reste à savoir si c'est le génie – une aptitude anormale du mental – qui se développe et croît, ou bien le cerveau physique, *son véhicule*, qui devient, par quelque processus mystérieux, plus apte à recevoir et à manifester *de l'intérieur vers l'extérieur* la nature divine innée de la sur-âme humaine. Peut-être, dans leur sagesse non sophistiquée, les philosophes anciens étaient-ils plus près de la vérité que nos prétendus sages modernes lorsqu'ils douaient l'homme d'une divinité tutélaire, d'un Esprit qu'ils appelaient *genius*. La manifestation de la substance de cette entité, sans parler de son *essence* – notez bien la distinction, cher lecteur, – et de leur double présence en une personne, dépend de l'organisme de cette personne. Comme disait Shakespeare en parlant du génie des grands hommes – ce que nous percevons de sa substance « n'est pas d'ici bas » –

« Car ce que vous voyez n'est que le plus petit fragment...
Et si tout l'édifice se dressait ici,
Il serait d'une telle puissance et spacieuse envergure,
Que votre toit ne suffirait pas à l'abriter...»

C'est précisément ce qu'enseigne la philosophie ésotérique. La flamme du génie n'est pas allumée par la main d'un Dieu anthropomorphe, mais par celle de son propre Esprit. Il est de la nature même de l'Entité Spirituelle, ou de notre *Égo*, de tisser sans cesse de nouvelles trames de vie dans la chaîne des réincarnations tendue sur le métier du temps, depuis les débuts jusqu'aux fins du Grand Cycle de vie³ (1). C'est cette nature qui s'affirme plus fortement dans la personnalité du génie que chez l'homme ordinaire; et ce que nous appelons les « manifestations du génie chez une personne » ne sont que les efforts plus ou moins couronnés de succès de cet ÉGO pour s'affirmer sur le plan extérieur de sa forme objective – l'homme d'argile – dans la vie journalière prosaïque de ce dernier.

Les ÉGOS d'un Newton, d'un Eschyle, d'un Shakespeare sont de la même essence et substance que les Égos d'un

² Cet article écrit par H. P. Blavatsky fut publié pour la première fois dans la revue *Lucifer* de novembre 1889.

³ La durée d'un Manvantara complet composé de Sept Rondes.

rustre, d'un ignorant, d'un sot ou même d'un idiot, et l'affirmation des génies qui les animent dépend de l'organisation physiologique et matérielle de l'homme physique. Aucun Ego n'est différent d'un autre Égo dans son essence et sa nature originelles et primitives. Ce qui fait d'un mortel un grand homme, et d'un autre une personne vulgaire et stupide c'est, comme nous l'avons déjà dit, la qualité et la constitution de l'enveloppe physique, et la capacité ou l'incapacité du cerveau et du corps à transmettre et à exprimer la lumière de l'homme *Intérieur* réel, et cette aptitude ou inaptitude est, à son tour, le résultat de Karma. Ou, pour employer une autre comparaison, l'homme physique est l'instrument de musique et l'Égo, l'artiste musicien. La potentialité de la mélodie parfaite réside dans l'instrument, et aucune virtuosité du musicien ne peut faire jaillir une harmonie sans faute d'un instrument brisé ou mal conditionné. L'harmonie dépend de la fidélité avec laquelle se transmet par la parole ou l'action, sur le plan objectif, la pensée divine silencieuse, enfouie au cœur même de la nature subjective ou intérieure de l'homme.

L'homme physique peut – pour poursuivre notre comparaison – être un Stradivarius d'une valeur inestimable, ou un violon bon marché et fêlé, ou encore un instrument médiocre entre les deux, dans les mains du Paganini qui l'anime.

Toutes les nations anciennes connaissaient ce fait. Mais bien que toutes aient eu leurs Mystères et leurs Hiérophantes, toutes ne pouvaient être également instruites dans la grande doctrine métaphysique; et tandis que quelques élus recevaient ces vérités à leur initiation, il n'était permis aux masses de les approcher qu'avec une extrême précaution et dans la stricte limite des faits. « Du TOUT DIVIN procéda Amun, la Sagesse Divine... ne la donne pas à ceux qui n'en sont pas dignes », dit un Livre d'Hermès. Paul, le « sage *Maître-Constructeur*⁴ (1. Cor, **III**, 10) ne fait que répéter Thoth-Hertrîès lorsqu'il dit aux Corinthiens : « Nous parlons de Sagesse parmi ceux qui sont parfaits (les initiés)... la Sagesse divine dans un MYSTÈRE, vraiment la Sagesse *cachée*. » (*Ibid.* II, 7).

Cependant, encore de nos jours, les Anciens sont accusés de blasphème et de fétichisme à cause de leur « culte des héros ». Mais les historiens modernes ont-ils jamais compris la cause d'un tel « culte » ? Nous ne le croyons pas. Autrement, ils seraient les premiers à reconnaître que ce qui était « adoré », ou plutôt ce à quoi on rendait les honneurs n'était ni l'homme d'argile ni la *personnalité* – Le Héros, ou le Saint un tel – ce qui est encore l'habitude dans l'Église Romaine qui béatifie le corps plutôt que l'âme, mais bien le divin Esprit emprisonné, le « dieu » *exilé à l'intérieur* de cette personnalité. Qui, dans le monde profane, se rend compte que même la majorité des magistrats (les *Archontes* d'Athènes, traduits à tort dans la Bible par le mot « Princes »,) – dont la fonction officielle consistait à préparer la cité pour de telles processions, ignoraient la vraie signification du prétendu « culte » ?

Vraiment, Paul avait raison de dire: « nous parlons sagesse... non pas la sagesse de ce monde... qu'aucun des *Archontes* de ce monde (profane) ne connaissait », mais la *sagesse cachée* des MYSTÈRES. Car, une fois encore, comme l'implique l'Épître de l'Apôtre, la langue des initiés, et leurs secrets, aucun *profane*, pas même un « Archonte » ou un gouverneur *en dehors de l'enceinte* des Mystères sacrés, ne les connaît; personne « sinon l'Esprit de l'homme (*l'Égo*) qui est *en lui*. » (*Ibid.* v. II).

Si l'on traduisait correctement, *dans* l'Esprit où ils furent écrits, les chapitres II et III des Corinthiens (même la lettre morte en est défigurée) le monde pourrait recevoir d'étranges révélations. Entre autres choses, il y trouverait une clef expliquant de nombreux rites de l'ancien Paganisme, restés obscurs jusqu'à ce jour, par exemple le mystère de ce même culte des Héros. Et il saurait que si les rues de la cité qui honorait un tel homme étaient jonchées de roses pour le passage du Héros du jour, si chaque citoyen était prié de saluer avec respect celui qu'on fêtait, et si le prêtre et le poète rivalisaient de zèle pour immortaliser le nom du héros après sa mort, la philosophie occulte en explique la raison.

« Voyez » dit-elle, « dans chaque manifestation du génie – *quand il s'unit à la vertu* – dans le guerrier ou le barde, dans le grand peintre, l'artiste, l'homme d'État ou de Science, planant bien haut au-dessus de la masse vulgaire, la présence indéniable de l'exilé céleste, *l'Égo divin* dont tu es le geôlier, ô homme matériel ! » Ainsi, ce que nous appelons *déification* s'appliquait au Dieu immortel intérieur, et non aux murs inertes du tabernacle humain qui le renferme. Et ce culte était rendu en reconnaissance silencieuse et tacite des efforts faits par le captif divin qui, dans les circonstances les plus adverses de l'incarnation, réussissait quand même à se manifester.

L'occultisme n'enseigne donc rien de nouveau en affirmant l'axiome philosophique que nous venons d'énoncer. Amplifiant la proposition métaphysique générale, l'occultisme la complète simplement en expliquant certains détails.

⁴ Un terme absolument théurgique, maçonnique et occulte. Paul, en l'employant, se révèle un Initié ayant le droit d'initier les autres.

Il enseigne, par exemple, que la présence dans l'homme de divers pouvoirs créateurs appelés collectivement génie, n'est pas due à un hasard aveugle, ni à des qualités innées transmises par hérédité, bien que ce qui est connu sous le nom d'atavisme puisse souvent renforcer ces facultés, mais à une accumulation d'expériences individuelles antérieures de l'Égo, au cours de sa vie ou de ses vies précédentes. Car, bien qu'étant omniscient dans son essence et sa nature, cet Égo requiert encore les expériences que lui fournit la terre sur le plan objectif, par l'intermédiaire de ses *personnalités*, afin de leur appliquer les fruits de cette omniscience abstraite. Et, ajoute notre philosophie, la culture de certaines aptitudes au cours d'une longue suite d'incarnations passées doit finalement aboutir, dans une vie, à l'épanouissement d'un *génie*, dans l'une ou l'autre direction.

Le Grand Génie, par conséquent, lorsqu'il est véritable et inné, et non simplement un développement anormal de l'intellect humain, ne peut jamais copier ou condescendre à imiter; il est toujours original, *sui generis* dans ses impulsions et réalisations créatrices. Semblables à ces lis indiens géants qui jaillissent des crevasses et des fissures s'ouvrant aux flancs des roches nues qui semblent toucher le ciel, sur les plateaux les plus élevés des Monts Nilgiri, le vrai Génie ne requiert que l'occasion pour se manifester et fleurir aux yeux de tous, dans le sol le plus aride, car on ne peut jamais se méprendre sur sa présence. L'on pourrait dire, pour employer un dicton populaire, que le génie comme le crime, se fait jour tôt ou tard, et plus longtemps il aura été dissimulé et contenu, plus puissant sera le flot de lumière que produira son expression soudaine. D'autre part, le génie artificiel, que l'on confond si souvent avec le premier, et qui n'est en vérité que le résultat d'une longue étude et d'un long entraînement, ne sera jamais rien d'autre qu'une lampe brûlant en dehors du portail du temple ; elle peut jeter une longue traînée de lumière sur la route, mais elle laisse l'intérieur du bâtiment dans l'obscurité. Et, comme chaque faculté et chaque propriété est double dans la Nature, c'est-à-dire que chacune peut servir à deux fins: le bien comme le mal, le génie artificiel ne tarde pas à se trahir. Né du chaos des sensations terrestres, des facultés de perception et de mémoire finie, ce génie restera toujours l'esclave du corps; et ce corps par suite du peu de crédit qu'on peut lui accorder, et de la tendance naturelle de la matière à la confusion, ne manquera pas de rejeter le plus grand soi-disant *génie* dans son élément primordial qui est le chaos, ou le *mal* sur terre.

Ainsi, entre le vrai génie et l'artificiel, l'un né de la lumière de l'Égo immortel, l'autre du feu follet fugitif de l'intellect terrestre ou purement humain, et de l'âme animale, existe un gouffre qui ne peut être franchi que par celui qui aspire toujours plus haut, qui ne perd jamais de vue, même au plus profond de la matière, cette étoile-guide : l'Ame Divine avec le mental uni à elle, ou ce que nous appelons *Buddhi-Manas*. Ce vrai génie ne requiert pas de culture comme le précédent. Les paroles du poète qui affirme que la lampe du génie,

« Si elle n'est pas abritée, nettoyée et alimentée avec soin S'éteint bientôt, ou se consume en lançant des éclairs passagers, »

ne s'appliquent qu'au génie artificiel, le fruit de la culture et d'une acuité purement intellectuelle. Ce n'est pas la lumière directe des *Manasa putra*, les « Fils de Sagesse », car le vrai génie, allumé à la flamme de notre nature supérieure, ou de l'ÉGO, ne peut mourir. C'est pourquoi il est si rare. Lavater a calculé que « la proportion du génie (en général) par rapport au vulgaire est comme d'un sur un million ; mais que le génie sans tyrannie ni prétention, qui juge les faibles avec équité, les supérieurs avec humanité, les égaux avec justice, se rencontre dans la proportion d'un sur dix millions ». Ceci est vraiment intéressant, quoi que ce ne soit pas flatteur pour la nature *humaine*, si, par « génie », Lavater n'avait en vue que l'intellect humain supérieur, développé par la culture, « abrité, nettoyé et alimenté », et non le génie comme nous l'entendons. En outre, un tel génie est toujours susceptible de faire tomber dans les extrêmes de la joie ou de la misère celui en qui cette lumière artificielle du mental terrestre se manifeste. Semblable aux bons et aux mauvais génies d'autrefois, le génie humain qui, d'une manière si appropriée, porte le même nom qu'eux, prend son malheureux possesseur par la main, et le conduit un jour à l'apothéose du renom, de la fortune et de la gloire, pour le plonger le lendemain dans un abîme de honte, de désespoir et souvent de crime.

Mais, comme, selon le grand Physiognomiste, il y a dans notre monde plus de génies de la première espèce que de la seconde, du fait que, comme l'enseigne l'Occultisme, il est plus aisé, pour la personnalité avec ses sens physiques perçants et ses *tatwas*, de graviter vers le quaternaire inférieur que de s'élever vers sa triade – la philosophie moderne, très habile à traiter de cette forme inférieure du génie, ne connaît rien de sa forme supérieure – celle qu'on rencontre « une fois sur dix millions d'êtres ». Il est donc tout naturel que les meilleurs auteurs modernes, confondant les deux, n'aient pu réussir à définir le *vrai* génie. Comme conséquence, nous lisons et nous entendons raconter sans cesse, beaucoup de choses qui, pour l'Occultiste, paraissent tout à fait paradoxales. « Le génie a besoin d'être cultivé », dit l'un ; « le génie est vain et pédant » déclare un autre ; tandis qu'à son tour un troisième ne définit la *lumière divine* que pour la rapetisser sur le lit de Procruste de sa propre étroitesse d'esprit. Il parle, par exemple de la grande excentricité du génie, et, l'alliant généralement à une « constitution apte à s'enflammer », nous le montre même « en proie à toutes

les passions, mais rarement raffiné de goût ! » (Lord Kaimes). Il est inutile de discuter avec de telles personnes, ou de leur dire que le grand génie original éteint l'intellectualité humaine la plus éblouissante, comme le soleil éclipse la clarté d'un feu en plein champ; qu'il n'est jamais excentrique, bien qu'il soit toujours *sui generis*; et qu'aucun homme doué de vrai génie ne pourra jamais se livrer à ses passions physiques animales. Selon le point de vue d'un humble Occultiste, seuls de nobles personnages altruistes, comme Bouddha ou Jésus et leurs quelques rares disciples immédiats, ont le droit d'être considérés, dans notre cycle historique, comme des GÉNIES pleinement développés.

C'est pourquoi le vrai génie a vraiment peu de chance, en cet âge d'attachement aux conventions, d'hypocrisie et de servilité, d'être reconnu à sa juste valeur. A mesure que le monde croît en civilisation, il développe un égoïsme farouche, et lapide ses vrais prophètes et génies au bénéfice de leurs ombres grimaçantes. Seules les masses houleuses et ignorantes, qui forment le grand cœur du peuple, sont capables de percevoir intuitivement une véritable « grande âme », pleine d'amour divin pour l'humanité, de compassion céleste pour l'homme souffrant. C'est pourquoi le peuple seul est encore capable de reconnaître un génie, car, sans ces qualités, nul homme n'a le droit de porter ce nom. On ne peut trouver aucun génie actuellement, ni dans l'Église ni dans l'Etat, et ceci est prouvé par leur propre aveu. Il y a beau temps, semble-t-il, qu'au XIII^e siècle, le « Docteur Angélique » rabrouait le Pape Innocent IV qui, en se vantant des millions qu'il avait amassés par la vente des absolutions et des indulgences, faisait remarquer à St Thomas d'Aquin que « l'âge était passé où l'Église pouvait dire : « D'argent et d'or je n'ai point ! » – « C'est vrai », fut la réponse immédiate, « mais l'âge où l'Église pouvait dire au paralytique: Lève-toi et marche, est également passé ». Et cependant depuis lors, et bien longtemps avant, l'Église et l'État n'ont pas cessé de crucifier à chaque instant leur Maître idéal. Tandis que chaque État chrétien, avec ses lois et ses coutumes, enfreint chacun des commandements donné dans le Sermon sur la Montagne, l'Église chrétienne justifie et approuve cette attitude par la voix de ses propres Évêques qui proclament, en se désolant, qu'« un État Chrétien est *impossible* basé sur des principes chrétiens ». Il s'ensuit qu'aucun mode de vie selon le Christ (ou le Bouddha) n'est possible dans les États civilisés.

Ainsi ; l'occultiste, pour qui le « vrai génie est synonyme de mental infini et existant par lui-même », reflété plus ou moins fidèlement par l'homme, ne parvient pas à trouver quoi que ce soit qui approche de la réalité dans les définitions modernes du mot: génie. A son tour, l'interprétation ésotérique et théosophique du terme ne manquera pas d'être accueillie avec dérision. L'idée même que chaque homme, en qui réside une « âme », est le véhicule du génie, paraîtra suprêmement ridicule, même aux croyants, tandis que les matérialistes s'en moqueront comme d'une « grossière superstition ». Quant au sentiment populaire – le seul relativement correct, parce que purement intuitif, – on n'en tiendra même pas compte. La même épithète élastique et pratique de « superstition » servira une fois de plus, à expliquer pourquoi il n'y eut jamais de génie universellement reconnu, d'une espèce ou d'une autre, sans qu'un certain nombre de contes et de légendes étranges, fantastiques, et souvent surnaturels, s'attachent à un personnage aussi unique, en le suivant dans chacun de ses faits et gestes, et lui survivant même. Pourtant ce sont les simples seuls, c'est-à-dire les masses soi-disant *sans instruction*, qui sont capables de sentir – précisément par suite de cette absence de raisonnement sophistiqué en eux – la présence de quelque chose de plus que l'enveloppe de chair et les attributs mentaux, dans les personnages exceptionnels et sortant de l'ordinaire qu'ils rencontrent sur leur chemin. Et en se sentant en présence de ce qui ne se révèle jamais chez l'énorme majorité des gens, de ce qui reste incompréhensible pour leur mental prosaïque, ils ressentent le même respect sacré qu'éprouvaient autrefois les masses populaires, lorsque leur imagination souvent plus juste que la raison cultivée, faisait de leurs héros des dieux, enseignant :

... « aux faibles à se plier, aux fiers à se courber
Devant des pouvoirs invisibles et plus puissants qu'eux-mêmes ».

Ceci s'appelle maintenant de la SUPERSTITION...

Mais qu'est-ce que la superstition ? Il est vrai que nous craignons ce que nous ne pouvons clairement nous expliquer. Comme les enfants dans le noir, nous sommes tous portés – les gens instruits aussi bien que les ignorants – à peupler l'obscurité de fantômes dus à notre propre imagination ; mais ces « fantômes » ne prouvent pas du tout que l'« obscurité » – qui n'est qu'un autre terme pour désigner *l'invisible et le non-vu* – soit réellement vide de toute *Présence*, à l'exception de la nôtre. De sorte que, s'il est vrai que la « superstition », sous sa forme exagérée, et en tant que croyance aux choses *au-dessus* et *au-delà* de nos sens physiques, est un incubé étrange, elle constitue également et néanmoins un modeste aveu de l'existence dans l'univers, et autour de nous, de choses que nous ignorons totalement. Dans ce sens, la « superstition » devient un sentiment non déraisonnable d'étonnement et de crainte, mêlé d'admiration et de respect, ou de peur, selon ce que nous dicte notre intuition. Et c'est bien plus raisonnable que de

répéter avec les prétendus sages trop savants, qu'il n'y a rien, « absolument rien dans cette obscurité » ; et qu'il ne peut rien y avoir, puisque, eux-mêmes, n'ont rien pu y découvrir.

Eppur si muove ! Il n'y a pas de fumée sans feu; pas de vapeur sans eau. Notre affirmation repose sur une vérité axiomatique éternelle : *nihil sine causa*. Le génie et la souffrance imméritée prouvent l'Égo immortel et la Réincarnation dans notre monde. Quant au reste, c'est-à-dire, les reproches et la dérision que rencontrent de telles doctrines théosophiques, Fielding – une sorte de génie à sa façon aussi – y a répondu pour nous, il y a plus d'un siècle. Il n'exprima jamais une plus grande vérité que le jour où il écrivit : « Si la superstition fait un sot de l'homme, le SCEPTICISME LE REND FOU ».

H.P.B.